

L E T T R E L I I.

L E M Ê M E A U M Ê M E.

JE viens dans l'instant de quitter Praxidice, & même de la quitter irrémissiblement, quoique j'aie tout sujet de penser qu'elle ne prend cette rupture que pour une simple altercation, & que le dégoût le plus décidé ne lui paroît qu'un caprice que les charmes qu'elle se croit, & l'amour qu'elle me suppose, ne peuvent pas laisser subsister. Moins son opinion sur cela, peut & doit, en effet, influer sur mes sentimens, plus je lui laisse volontiers, la liberté de s'y méprendre. Vous serez surpris, sans doute, que, malgré ce que je vous avois promis, nous ayons si promptement terminé; moi-même quelque foiblement qu'elle m'intéressât, j'aurois, ce matin encore, cru que cette affaire pourroit traîner quelques jours de plus; mais je ne sçais, le desir de m'en débarrasser m'est venu subitement, & même après un entretien qui, par la tournure qu'il avoit pris, ne sembloit pas devoir annoncer que ce se-

roit le dernier de ce genre que nous aurions l'un avec l'autre. Je crois, entre nous, qu'il y a de sa faute. Elle s'est avisée tout d'un coup de me faire une de ces querelles que, tout incommode qu'on en est, on passe à la délicatesse & à l'amour; mais qu'on ne peut trouver qu'insupportables, lorsqu'on ne sçauroit se flatter que ni l'un ni l'autre en soient le principe. Cette fausseté de sa part ne pouvant donc que me faire peser davantage sur l'inertie où, dans les plus tendres momens elle laissoit mon ame, je ne lui ai d'abord répondu que par cette ironie froide que je possède si bien, parce que, sans compter que cette tournure me sauvoit l'ennui des justifications, j'ai cru que, comme Praxidice est excessivement vaine, c'étoit, de tout ce que je pouvois employer, ce qui devoit la mortifier le plus. Elle a tenté de m'en punir en me disant des choses dures: je les lui ai rendues avec ce ton de politesse qui acheve d'outrer celle à qui on les adresse: insensiblement la conversation s'est échauffée; &, selon mes desirs, elle a fini par une convention respectueuse de ne nous aimer de notre vie; mais ç'a bien moins été à ses propres dépositions que j'ai dû le succès, qu'à la cruelle opiniâtreté

dont, malgré toute la douceur qu'elle a fini par vouloir y mettre, j'ai tenu aux miennes. Las, enfin, de cette scene, je l'ai terminée en lui offrant, selon l'usage, mon amitié, & la priant de vouloir bien m'honorer de la sienne. A la fureur où l'a mise cette proposition, il n'y a pas à douter qu'elle ne fût morte de rage, si j'eusse, ainsi que par hasard, cela pouvoit arriver, été jusques à l'assurer de mon estime; mais, heureusement, les dieux n'ont pas permis que l'idée m'en soit venue. Nous avons donc pris congé l'un de l'autre; & comme vous le jugez bien, avec un peu moins de cordialité que quand nous nous étions abordés. Vous me demanderez, peut-être, pourquoi je risquo de vous faire réveiller pour vous apprendre une nouvelle dont, sans qu'il en résultât rien de fâcheux pour vous, j'aurois pu vous instruire quelques heures plus tard? La raison de la diligence que j'y apporte est que, pendant toute notre querelle, Praxidice n'a cessé de se reprocher la préférence qu'elle m'avoit donnée sur Axiochus. *Ce n'est pas, ainsi, se disoit-elle, qu'Axiochus m'auroit traitée: j'étois adorée de lui, moi-même je l'aimois: par quelle inconcevable fatalité avez-vous pu parvenir à me le faire oublier?*

Ah! s'il pouvoit encore me trouver digne de lui! Oui je m'y connois mal, ou ces retours de Praxidice vers ses premières idées, annoncent qu'elle ne tient pas si fortement à la parole qu'elle vous a donnée de vous faire mon successeur, que si vous ne vous hâtez point de le lui rappeler, & même d'avoir l'air de la prendre pour moins sujette à variation qu'elle ne l'est, peut-être, Axiochus ne pût, le plus aisément du monde, vous enlever cette conquête. Ses efforts pour se la conserver, sa douleur de l'avoir perdue, ses tentatives redoublées pour tâcher, du moins, de me la ravir, tout vous prouve que, sans risquer de la perdre, vous ne pouvez différer de vous présenter. Il est possible, cependant, que ç'ait moins été par un reste de tendresse pour lui, que pour me cacher l'arrangement qu'elle avoit fait avec vous, que vous n'avez point paru vous offrir à sa mémoire; mais il doit vous suffire que le contraire puisse être aussi, pour que vous ne laissez rien au hasard, soit du caprice, soit d'un reste de passion que j'ai tout sujet de croire peu difficile à rallumer. Je vous conseille donc de vous rendre chez elle le plutôt qu'il vous sera possible. Vous la trouverez, à ce que je présume, plus

outrée dans le fond, de ce qu'elle a été ma dupe, qu'affligée de m'avoir perdu : que les transports factices qu'elle ne manquera point d'étaler à vos yeux ne vous imposent donc pas. On ne remplace jamais avec plus de facilité auprès d'une femme, l'amant qui l'a quittée, que dans les premiers instans de la douleur qu'elle imagine en ressentir, parce qu'elle ne peut alors écouter que les conseils de sa vanité ; & qu'il est bien rare que ce qu'elle lui prescrit, ne soit pas d'en prendre un autre. D'ailleurs ce qui s'est déjà passé entr'elle, & vous, avec des droits qu'il lui seroit difficile d'infirmer, vous donne plus de moyens d'en triompher avec toute la célérité que l'occasion exige. Vous ne devez pas davantage ignorer que ce n'est point d'après le plus ou le moins de souvenir qu'il lui aura plû de conserver des bontés qu'elle a eues pour vous, mais de la mémoire que vous croirez qui doit vous en rester, que vous avez à agir ; & qu'il vaut infiniment mieux qu'elle ait à se reprocher de vous avoir laissé remporter sur elle une victoire trop facile, que d'avoir, vous, à regretter ou de l'avoir manquée par des ménagemens déplacés, ou de l'avoir achetée par des soins qui,

de

de votre aveu même, la paieroit trop.



L E T T R E L I I I.

ALCIBIADE A ASPASIE.

A P R È S y avoir, par un bonheur jusques à moi, sans exemple, remporté trois prix, je viens, mon aimable Aspasia, d'être proclamé vainqueur aux jeux olympiques ; mais que m'importe un triomphe que votre philosophie dédaigne, & dont vous n'avez pas voulu être témoin ? Je sens, ainsi que vous, combien, laissant même à part son peu d'importance réelle, ce qu'on doit de celui-là à la fortune, est fait pour lui ôter de son prix ; & je puis, aussi, vous jurer avec vérité, que vous ne m'en trouverez pas énorgueilli ; mais, quelque peu de cas que nous en devions faire, & qu'en effet nous en fassions tous deux, ce qu'il est aux yeux des autres, ce qu'il m'y rend, tout m'a fait croire que je ne devois pas plus négliger de vous en instruire, que si nous en pensions comme tout le monde. Je ne serois

Tome VI. Part. II. G

cependant pas surpris que toute ma promptitude à m'acquitter de ce devoir, n'eût point empêché la renommée de me prévenir. Ce n'est, comme vous l'imaginerez peut-être, ni votre façon d'envisager cet objet, malgré l'éclat que le préjugé de toute la Grece lui donne, ni la certitude que, par conséquent, je devois avoir de ne vous annoncer qu'une chose qui vous seroit presque indifférente, qui m'ont fait retarder ma lettre. L'ivresse où plus sûrement vous croirez qu'un si brillant succès a dû me plonger, n'a pas plus été la cause de ma négligence apparente, qu'ellen'en auroit pu être l'excuse, ce qui vous paroît si peu digne d'estime, n'a pas de quoi flatter ma vanité. Vous n'aurez donc à vous en prendre qu'à cette foule de devoirs que les circonstances m'ont imposés, & auxquels il ne m'a pas été plus possible que permis de me dérober un instant. Vous ne devez pas, non plus, ignorer que, par la gloire qui, du vainqueur, rejaillit sur sa patrie ceux des états de la Grece qui ont de leurs concitoyens au nombre des combattans, dans la supposition que quel qu'un d'eux peut être couronné, tiennent des couriers tout prêts. Vous connoissez trop Athenes, & l'esprit qui y

regne pour croire qu'elle ait plus que toute autre république, négligé de prendre les précautions nécessaires pour y porter avec la dernière célérité la nouvelle de mon triomphe! S'il a de quoi remplir un cœur ambitieux, qu'il est accablant pour une ame sensible que, par tout ce qu'il entraîne, il semble encore plus séparer de ce qu'elle aime! Toutes ces acclamations peuvent-elles, ô ma chere Aspasia! effacer de ma mémoire ce jour heureux, ce jour qui ne peut jamais qu'être le plus brillant de ma vie, où... mais je ne dois oublier ni avec quelle sévérité vous m'avez défendu de me le retracer dans mes lettres, ni toutes les raisons que vous avez eues de me le défendre. Pourquoi faut-il que je sois forcé de taire si rigoureusement le seul de mes triomphes qui doive véritablement m'honorer! Qu'il me seroit doux de pouvoir aux yeux de toute la Grece, avouer l'amour que vous m'inspirez, & me vanter du bonheur de vous l'avoir fait partager.

LETTRE XLIV.

ASPASIE A ALCIBIADE.

IL faut nécessairement que l'ivresse de vos succès, plus longue que vous ne l'aurez cru, ne vous ait permis que bien tard de vous souvenir de ce que vous deviez à l'amour, ou que la diligence de vos couriers ait peu répondu à votre impatience. Quelle qu'en ait été la cause, je n'ai reçu votre lettre que plus de six heures après l'arrivée d'un homme que, malgré toute l'indifférence que vous me supposez pour ce qui s'y passeroit, j'avois, dans le plus grand secret, envoyé à Olympie pour en être instruite la première. Je ne suis point, cependant, assez injuste pour accuser votre cœur d'une négligence qu'il est possible que vous n'avez pas eue, & dont je desire si vivement que vous ne soyez pas coupable. Je n'ai point, non plus, besoin de ce motif pour concevoir comment, si vous n'aviez pas d'avance pris vos mesures, mon courier que ceux mêmes de la répu-

blique n'ont fait que suivre, a pu devancer les vôtres. Les félicitations auxquelles, eût-il même la force de le vouloir, le héros nouveau ne sauroit se soustraire; la curiosité des Grecs empressés à le contempler, & de qui il est contraint de recevoir les hommages; la peine que l'on doit avoir à s'arracher à la hauteur de l'opinion qu'on prend de soi-même; toutes ces choses réunies suffisent, & de reste, pour faire oublier à un ambitieux, d'ailleurs couronné pour la première fois, une femme de qui, sans tout cela, peut-être, il seroit de lui-même, fort médiocrement occupé. Je ne doute point que, tout éclatant qu'est le triomphe que vous venez de remporter, vous ne l'avez vu avec autant d'indifférence que vous m'en annoncez; mais qui sait s'il ne seroit pas plus raisonnable de s'en prendre à cette inconstance qui semble imprimer pour vous le dégoût sur tout ce dont vous jouissez, que d'en faire honneur à votre philosophie? Nous m'en parleriez, du moins, avec plus de modération encore, que je n'en serois guere plus disposée à croire que vous ne veniez d'acquérir l'immortalité, que pour en être plus modeste.

Les hommes font toujours le moins qu'ils peuvent, honneur de leurs succès à la fortune, par la raison très-simple qu'ils ne pourroient convenir de ce qu'ils lui en doivent, que ce ne fût autant de pris sur leur vanité; & je vous connois bien mal, ou jamais il n'en exista un qui fût moins disposé que vous, à lui sacrifier rien de la sienne. S'il y avoit, au reste, quelque chose au monde qui pût, ainsi que vous le voudriez me faire croire, que la gloire dont vous venez de vous couvrir, toute brillante qu'elle est, ne sçauroit égaler à vos yeux, la gloire d'avoir pu me rendre sensible, c'est (si pourtant je dois m'en rapporter aux bruits qui m'en reviennent de tous côtés,) qu'il ne dépend point de vous que la victoire que vous avez remportée sur moi, n'ait & toute la publicité, & toute l'étendue de la victoire dont la Grece entiere est en ce moment occupée à vous féliciter. Il seroit inutile de vous dire à quel point m'affligent ces rumeurs, moins encore pour l'intérêt de ma réputation que je n'imaginois, cependant, pas sacrifier d'une façon si cruelle, que par l'affreuse nécessité où je serois de cesser de vous voir, si elles s'éten-

doient jusqu'à Périclès: mais qui sçait si... ah! grands dieux! puis-je penser ce que je crains, & vous aimer encore!



LETTRE LV.

ALCIBIADE A DIODOTE.

VOTRE amitié, Diodote, à force de vouloir être sévère, est quelquefois injuste. Je n'en ai jamais exigé une complaisance servile qui n'auroit servi qu'à nous dégrader tous deux; mais, sans la désirer trop indulgente, je la voudrois plus douce; & si vous me permettez de vous le dire, peut-être n'en seroit-elle que plus éclairée. Je ne puis qu'être blessé de vous trouver toujours disposé à me juger, moins d'après ce que je suis, que d'après de vagues imputations qui encore ont le plus souvent si peu de vraisemblance que (même en donnant à la haine toute l'impudence qu'elle peut avoir) j'ai peine à concevoir comment, sans en mourir de confusion, mes ennemis peuvent oser les répandre. Cependant, à la honte, non-seulement de

l'amitié qui nous lie, mais de votre discernement, plus compromis que vous ne pensez, par l'excès de votre crédulité, il semble que, plus les rumeurs qu'ils élèvent contre moi me sont injurieuses, moins vous les révoquiez en doute. A quoi me sert-il donc de pousser avec vous la franchise jusques à vous faire part de mes plus secretes pensées, si tout le fruit que j'en retire est d'en être aussi peu connu que de ceux mêmes à qui j'accorde le moins ma confiance?

Ce n'est pas que, comme on vous l'a mandé, il ne soit très-vrai que Socrate & moi ne soyons en ce moment, on ne sçauroit plus mal ensemble. Je viens encore que quand, ce qui arrive fréquemment, il naît entre nous deux quelque altercation, il est probable qu'il y a plus de ma faute que de la sienne; mais, malgré cela, le hasard pouvant très-aisément faire que le plus probable ne soit pas le plus vrai, jamais, pour quelqu'un de sensé, la probabilité, même la plus forte, ne doit avoir force de preuve. J'ignore, au reste, comment on vous a raconté la cause de notre brouillerie actuelle: mais je vais moi-même vous la dire; & je vous laisse après à juger lequel, dans cette occa-

sion, du maître ou du disciple a le plus de tort.

Le lendemain de mon retour d'Olympe, Socrate, qui avoit affecté de ne se point montrer au milieu de la foule d'amis qui s'empressoient à célébrer mon triomphe & m'en féliciter, Socrate, dis-je, est venu chez moi, & suivi de tout le monde qu'il avoit pu rassembler, afin que, selon toute apparence, il y eût plus de témoins de la cruelle leçon qu'il me préparoit. Aux portes, il a demandé, non *le vainqueur*, mais *les vainqueurs*. Comme les esclaves qui les gardent ne l'entendoient pas, il s'est avec tout son cortège, transporté à mes écuries. Là, il s'est fait montrer ceux de mes chevaux qui avoient couru aux jeux, les a abordés avec respect, & leur a récité avec toute l'emphase imaginable l'ode qu'Euripide a composé sur ma victoire, & qu'il avoit arrangée de façon à faire retomber sur eux toutes les louanges que ce grand poëte m'y donne, comme voulant insinuer, sans doute, que c'étoit eux & non pas moi qu'il auroit dû célébrer: ensuite, il est parti sans daigner seulement me voir.

Par cette scene, selon moi, plus digne

d'un bouffon que d'un philosophe tel que lui, qu'a-t il prétendu? M'apprendre que je ne devois pas m'enorgueillir d'un triomphe dont la plus grande partie ne m'appartient pas? Mes chevaux, je ne le nie point, le partagent avec moi, du moins pour ce qu'il a de plus éclatant, & je conviens le premier de ce que j'en dois à leur prodigieuse vitesse; mais si ces mêmes chevaux n'eussent pas été guidés par une main également sage & hardie; que la justesse du coup-d'œil, l'adresse, le courage même, d'autres qualités dont il n'est pas nécessaire que je vous fasse l'énumération, n'eussent point concouru à me faire remporter le prix de la course, des chars, pense-t-il que je l'eusse dû à leur seule vigueur? S'il ne le pense point, comme en effet, malgré toute sa mauvaise volonté contre moi, il lui est impossible de le faire, peut-il, sans la dernière des injustices, me refuser ce qui m'est dû si légitimement de la gloire qu'il veut qu'ils se soient acquise; mais je veux moi même (ce qui certainement n'est pas vrai) que je n'aie rien à en revendiquer sur eux; à la lutte, à la course à pied, ces mêmes vainqueurs m'ont ils aidé à remporter le prix? Quelle ressource lui restera-t-il donc pour s'obstiner avec

que'que ombre de justice à ne le déférer qu'à eux seuls? Quel peut, encore une fois, être le motif de l'insulte aussi publique que sanglante qu'il est venu me faire chez moi? Me direz-vous » qu'avec plus » d'égards pour ma vanité, il ne la dompteroit pas; & que, sans doute, il n'eût point, pour la réprimer, employé de si violens moyens, si l'excès de cette même vanité ne l'y eût pas forcé ». A quel titre, même en la supposant excessive, ose-t-il me faire essuyer une mortification qui devoit m'être d'autant plus cruelle, qu'elle avoit plus de témoins? Quels sont hors les droits que ma volonté lui donne sur moi, les droits qu'il pourroit réclamer? Si j'ai consenti à me mettre en quelque sorte sous sa tutelle, me suis-je engagé à m'en laisser humilier; & quand j'aurois pu m'abaisser jusqu'à faire avec lui un traité si honteux, peut-il, lui qui croit me connoître si bien, se flatter que j'y eusse été fidelle? » Ma victoire » aux jeux olympiques avoit, dit-il, » ajouté tant à mon orgueil naturel, que » je l'ai contraint pour mon avantage » même, de chercher à le réprimer ». L'ivresse qu'elle m'a causée n'a peut-être pas été portée aussi loin qu'il le dit: j'avoue cependant que j'y ai été sensi-

ble : eh ! comment eussé-je pu ne pas l'être à ce que les hommes même les plus illustres ont regardé comme le complément de leur gloire, & qui me donne dans toute la Grece cette célébrité que dès mes premières années j'ai désiré si vivement ? Mais, dit Socrate, *cette espece de gloire n'est pas bonne*. Non-seulement je le crois comme lui, mais je le défie, malgré le peu de cas qu'il en fait, de sentir mieux que moi combien, quand ils en attachent une si grande à un triomphe, par lui-même si futile, les hommes l'ont mal placé. Je ne voudrois pas moins que lui, que cette même gloire ne fût jamais le prix que des actions véritablement vertueuses ou utiles, soit à l'humanité en général, soit à ses concitoyens en particulier ; il ne sçauroit enfin lui paroître plus ridicule qu'à moi-même, que cette victoire ne me rende guere moins considérable aux yeux des Athéniens, que ce Thémistocle même à qui, dans le tems de l'invasion des Perses, ils dûrent leur salut, qui, après la défaite de ces barbares, releva leurs murs, & le premier commença leur puissance & leur gloire.

Mais, que ce Socrate qui, de son chef, s'est fait le législateur du genre-humain,

apprenne à ces mêmes hommes à placer mieux leur estime qu'ils ne le font; qu'il leur dise que plus il est facile d'avoir avec d'excellens chevaux de bons écuyers, de l'être soi-même, de courir avec plus de légéreté, ou de lutter avec plus de force ou d'adresse qu'un autre, moins ces choses là sont faites pour être prises : qu'il le leur dise; mais que jusques à ce qu'il les en ait convaincus, il ne dévoue point à la risée publique ceux qui chercheront la gloire où, de quelque façon que ce puisse être, ces mêmes hommes l'auront placée.

Vous voyez trop le fond de mon cœur pour que j'aie besoin de vous dire à quel point il est ulcéré contre Socrate, & combien, tout ce que vous tenteriez pour me rapprocher de lui, seroit actuellement inutile. Je vous conjure donc, mon cher Diodote, d'attendre, pour travailler à notre réconciliation, que mon ressentiment se soit un peu calmé; que le penchant, la réflexion, le besoin même que nous avons l'un de l'autre, nous invitent respectivement à nous rapprocher; qu'enfin sa philosophie devenue moins amere ne mette plus le desir d'humilier ses amis à la place du devoir qu'il s'est fait de les instruire, ou, pour ne

pas lui donner tous les torts que j'ai gagné sur mon amour-propre, de se bleſer moins facilement.



LETTRE LVI.
THEODOTE A ALCIBIADE.

L vous paroîtra ſingulier, ſans doute, que, ſçachant comme je fais, combien peu vous croyez au ſentiment, ſur-tout, quand ce n'eſt pas vous qui en inspirez, ce ſoit cependant vous que je charge de travailler au bonheur du mien; mais, toute convaincue que je ſuis de votre façon de penſer à cet égard, je n'en ai pas moins compté ſur l'amitié que vous m'avez jurée, & dont, malgré la différence de nos principes, vous m'avez donné plus d'une preuve. Vous connoiſſez ma tendreſſe pour Antipe: quoique cette paſſion ſubſiſte depuis quatre ans, le tems, loin de lui avoir rien ôté de ſa violence, n'a fait que l'affermir dans mon cœur; & j'ai mille raiſons de croire qu'Antipe ne m'en eſt lui-même que plus attaché. Je l'aime au point de ne pouvoir ſans horreur, imaginer qu'il ſeroit poſſible qu'un jour je ceſſaſſe de l'aimer; & toutefois, malgré cet amour ſi tendre & ſi

réci-proque, je tremble qu'il ne me force enfin, non à former une nouvelle chaîne, mais à brifer des nœuds dont, juſques à préſent, il n'a ſçu faire que ſon ſupplice & le mien. C'eſt donc pour tâcher de prévenir un malheur qui ne ſeroit pas moins cruel pour lui, qu'il ne le ſeroit pour moi-même, que je me détermine enfin à vous confier tous les ſujets de plainte qu'il me donne. Je crois ſa paſſion pour moi l'on ne peut pas plus ſincere; & ſans doute, il ne doit pas moins à cette opinion, qu'à la force même de la mienne, la patience que depuis ſi longtemps j'oppoſe à ſes injuſtices. J'ai ſenti de bonne heure qu'il eſt né jaloux; & ce vice de caractère que, même avant que je le rendiſſe heureux, il ne me déguifa pas, fut cauſe non ſeulement qu'il le fut beaucoup plus tard, mais penſa l'emporter ſur le penchant qui m'entraînoit vers lui, tout rapide qu'il étoit: mais je l'aimois; & il étoit tout ſimple que mon amour le fît triompher des obſtacles qu'il oppoſoit à ſon bonheur, après lui en avoir fait ſurmonter qui paroïſſoient encore plus invincibles: il ne l'étoit pas moins que je me flattaiſſe que, plus connue de lui, il m'épargneroit l'injure du ſouçon, qu'au moins il